
Histoire et doctrines du christianisme latin (Antiquité tardive)
Tolérance et violence religieuse dans l'Antiquité tardive

Conférences de l'année 2012-2013

Peter Van Nuffelen



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/asr/1261>

DOI: 10.4000/asr.1261

ISSN: 1969-6329

Publisher

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Printed version

Date of publication: 20 December 2014

Number of pages: 239-242

ISSN: 0183-7478

Electronic reference

Peter Van Nuffelen, « Tolérance et violence religieuse dans l'Antiquité tardive », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [Online], 121 | 2014, Online since 20 November 2014, connection on 04 March 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1261> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1261>

Tous droits réservés : EPHE

Histoire et doctrines du christianisme latin (Antiquité tardive)

M. Peter Van Nuffelen

Directeur d'études invité

Université de Gand, Belgique

Tolérance et violence religieuse dans l'Antiquité tardive

Depuis une décennie, la question de la tolérance religieuse à l'époque tardo-antique est discutée avec une vigueur nouvelle : si l'on est d'accord sur le fait que la société de l'Antiquité tardive était, de notre point de vue, intolérante en matière de différences d'opinions religieuses, les jugements des savants divergent substantiellement sur l'ampleur du phénomène, son interprétation et ses causes. La résurgence de cette question est évidemment due à des développements au sein des sociétés occidentales (surtout un questionnement sur le rôle de l'islam dans la société occidentale, mais aussi, plus largement, sur le rôle de la religion en général), à des événements internationaux (les attentats du 11-Septembre), et à des débats intellectuels sur la nature du monothéisme (en particulier les travaux de Jan Assmann).

Le séminaire s'est proposé comme but d'analyser les choix méthodologiques et les présupposés intellectuels des recherches actuelles sur la tolérance et, à partir de ce gain de conscience méthodologique, il a entendu ouvrir des perspectives nouvelles. Il prône donc une approche qu'on pourrait qualifier d'herméneutique, c'est-à-dire une approche qui vise à augmenter notre conscience des présupposés qui guident la recherche et à utiliser cette conscience afin d'améliorer notre compréhension de l'Antiquité tardive (et, peut-être, de notre société même).

I. Moralité, discipline et état tardo-antique

Le premier séminaire situe l'origine du problème de la tolérance dans le contexte des débats intellectuels suscités par la Réforme et l'humanisme. Il fait l'hypothèse que la recherche contemporaine est encore foncièrement tributaire des modes de pensée de cette époque. Deux de ces modes sont particulièrement importants : d'une part, la recherche d'un moment particulier où l'Église a embrassé le pouvoir séculier et a perdu son pacifisme et sa tolérance initiale, moment souvent identifié avec le tournant constantinien ; d'autre part, l'idée que l'Église a, en quelque sorte, dénaturé l'État tardo-antique qui cherchait à être neutre. À travers une lecture de deux textes-clé, l'*Oraison pour les temples* de Libanios et la *Relatio* 3 de Symmaque, il est proposé que ces plaidoyers pour la tolérance ne présupposent pas un État neutre. L'État est, par contre, sensé défendre une vision morale de la bonne vie. La tolérance est justifiée en faisant valoir que la nature divine est trop difficile à connaître entièrement, ce qui laisse la possibilité de multiples voies qui mènent au divin. Une telle vision n'exclut pas la possibilité d'identifier de mauvaises voies, comme le manichéisme.

II. La persuasion à l'épreuve : disputes et débats religieux

Le second séminaire prend son point de départ dans la thèse défendue par Richard Lim¹, selon laquelle on pourrait constater un déclin rapide de la pratique de disputes publiques entre représentants de différentes religions : si ces disputes étaient ouvertes et non point soumises aux machinations des évêques et magistrats pendant le quatrième siècle, il n'en resterait plus que la forme littéraire à partir du cinquième siècle, quand l'uniformité religieuse est imposée par l'autorité épiscopale et impériale qui ne laissait plus de place à la discussion. Cette thèse n'est pas bien fondée, et le séminaire s'est proposé d'analyser deux éléments capitaux. D'abord, il existe assez d'indices pour montrer que les disputes restèrent réelles jusqu'au sixième siècle (et même après). On a analysé en particulier les disputes organisées par Justinien (le supposé modèle de l'imposition autoritaire de l'orthodoxie). En second lieu, même aux quatrième et cinquième siècles, on avait conscience qu'il n'existait pas de véritable dispute ouverte, sans qu'un des partis soit favorisé. À partir de textes d'Augustin (sermons et lettres), on peut analyser le fait que les participants avaient conscience de la complexité des circonstances sociales et politiques entourant les disputes. En plus, les représentants de religions minoritaires avaient souvent conscience de leur position défavorisée. Néanmoins, une victoire dans un débat, même si les chances étaient minces, pouvait générer un tel prestige que les risques encourus valaient la peine. Au lieu de la rupture que voit Richard Lim, on peut donc tracer une continuité et une analyse contemporaine assez aiguë des problèmes et enjeux des débats publics.

III. Penser l'obéissance et la contrainte

Durant l'Antiquité tardive on pense à la fois la persuasion libre et rationnelle et la coercition, et on met les deux en œuvre dans la pratique sociale (d'une part les disputes et d'autre part les lois coercitives, le livre XVI du *Codex theodosianus*). Cette situation se reflète dans des vues divergentes dans la littérature : d'une part des approches qui mettent l'accent sur la liberté que prône la pensée chrétienne et d'autre part toute une littérature insistant sur l'aspect totalitaire de l'État tardo-antique et du christianisme. Ce séminaire fait l'hypothèse qu'il faut comprendre ces deux éléments à première vue contradictoires comme deux versants d'une même compréhension de l'homme. Partant de la pensée philosophique ancienne, on constate que la coercition ne pose pas problème : dans la compréhension philosophique de la communauté (la cité), on accepte des mesures de contrainte afin de permettre à chacun de progresser vers le bien et de découvrir ainsi sa pleine liberté. La contrainte a une fonction pédagogique, qui, en principe, prépare le sujet à découvrir le bien. Ce qui posera problème, c'est la source de la coercition ; pour l'Église, la question se pose en particulier : dans quelle mesure l'État peut-il intervenir dans sa communauté ? Le séminaire fait l'hypothèse que ce problème n'a jamais été résolu : Saint Augustin essaie de justifier la contrainte par l'État mais, en faisant cela, il révèle les problèmes inhérents à une telle tentative.

1. R. LIM, *Public Disputation, power and social order in late Antiquity*, Berkeley 1995.

IV. Récits de violence et récits sur la violence

Le quatrième séminaire étudie la représentation de la violence dans deux textes-clés : la destruction du Sérapéion décrite par l'historien Rufin (*Histoire ecclésiastique* 11, 22-30), et la lettre de Sévère de Minorque à propos de la conversion des juifs. Cette perspective a été choisie du fait que le terme « violence religieuse » est souvent utilisé dans la recherche comme s'il allait de soi. Certains savants insistent sur le caractère spécifiquement religieux des conflits tardo-antiques, tandis que d'autres les expliquent par les conditions socio-économiques locales qui guidaient l'éclatement de violences. D'autres encore ont interprété ces mêmes événements comme des continuations des conflits entre membres de l'élite et leurs clients, les évêques prenant la place des sénateurs. Dans ce séminaire on a essayé de comprendre la représentation de la violence dans des auteurs anciens et de se demander quel sens la violence possédait pour eux. De la lecture des deux textes mentionnés on peut conclure qu'ils développent une typologie implicite de formes de violence (distinguant la violence quotidienne de la violence religieuse), que cette typologie est valorisée (certaines formes de violences sont qualifiées de façon plus négative que d'autres), et que la violence religieuse est toujours jugée de façon négative. Un texte comme la lettre de Sévère de Minorque, souvent comprise comme une tentative d'inciter à la violence contre les juifs, est, en fait, une défense contre l'accusation de transgressions morales et légales : elle présuppose l'évaluation négative de la violence contre les juifs. Cette conclusion ne nous aide pas à expliquer la genèse des conflits, mais nous fait voir que la violence n'était jamais un moyen ordinaire pour assurer la conversion.

